

**Mon père,
ce tueur**

THIERRY CROUZET

Mon père, ce tueur

Thierry Crouzet

Mon père, ce tueur

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

ISBN 978-2-35887-527-1

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère

Permis de tuer

Mon père était un tueur. À sa mort, il m'a laissé une lettre de tueur. Je n'ai pas encore le courage de l'ouvrir, de peur qu'elle m'explode à la figure. Il a déposé l'enveloppe dans le coffre où il rangeait ses armes : des poignards, une grenade, un revolver d'ordonnance MAS 1874 ayant servi durant la guerre d'Espagne, une carabine à lunette, et surtout des fusils de chasse, des brownings pour la plupart, tous briqués, les siens comme ceux de son père, grand-père et arrière-grand-père, une généalogie guerrière qui remonte au début du dix-neuvième siècle. Sur les crosses, il a vissé des plaques de bronze avec les noms de ses ancêtres, leur date de naissance, de mort. Sur l'une, il a indiqué : « 1951, mon premier superposé, offert pour mes 15 ans ».

Le coffre est noir, un cercueil planté à la verticale dans mon ancienne chambre transformée depuis mon départ de la maison en bureau. La porte blindée pivote en douceur sur un râtelier damassé de velours surmonté d'un tiroir qui ne contient que l'enveloppe, blanche, épaisse d'une poignée de feuillets sans

doute pliés en quatre. Dessus, mon nom et une consigne :
« À OUVRIR LE JOUR DE MON DÉCÈS. » Trois ans ont passé,
trois ans que je pense à cette lettre, trois ans qu'elle m'effraie,
trois ans que je ne trouve pas le courage de l'ouvrir.

Depuis trois ans, j'en restais à ce constat définitif : « mon père était un tueur ». Et puis, ce matin, j'ai écrit « Jim était un tueur. » Une faible lueur s'est mise à briller dans le lointain, j'ai osé un pas vers elle, ou plutôt vers mon père, ou tout au moins vers Jim qui était son surnom de guerre en Algérie. Ce n'est plus mon père le tueur, mais Jim, son double. En même temps que Jim s'imposait à moi, des souvenirs enterrés dans les profondeurs de ma mémoire ont émergé.

Je devais avoir quinze ans. C'était l'été 1978, la canicule. Ma mère hurlait contre ma grand-mère paternelle, la mère de Jim, sénile, qui mangeait ses excréments et que nous confinions dans une chambre à la porte verrouillée. Elle souffrait peut-être d'un Alzheimer, même si je n'ai jamais entendu ce diagnostic. Ma mère ne supportait plus de devoir la nourrir à la becquée, de devoir la laver, l'habiller, changer ses draps. Aucune femme de ménage n'acceptait longtemps de nous aider, tant l'odeur était âcre. Le calvaire durait depuis des années. Nous devions nous résoudre à demander une assistance médicale, mais Jim

refusait de faire interner sa mère. Sans pour autant s'en occuper, il voulait qu'elle termine sa vie chez nous.

Ma mère menaçait de le quitter. Elle faisait grève. Puis Jim réussissait à la retourner, avec fleurs, cadeaux, papouilles et promesses. La fois suivante, la crise était plus violente. Je me taisais, incapable de prendre parti comme de formuler le moindre jugement. Je tentais de me rendre invisible pendant que les insultes fusaient au-dessus de moi.

Ma mère montait seule au front, s'attaquant du haut de son mètre soixante à Jim, un colosse, un grand blond aux yeux bleus, larges épaules, immenses mains ; un Suédois né par erreur dans le midi de la France, fils unique de parents eux-mêmes méridionaux, qui l'avaient vénéré et lui avaient passé tous ses caprices, au point de le transformer en une divinité toute-puissante.

– Je pars ! lui a lancé ma mère pour la centième fois.

Tremblant de rage, il s'est levé, il a couru vers le garage, où il rangeait alors ses armes, avant de revenir avec son cinq coups.

– Si c'est comme ça, je vous flingue tous.

Je n'ai pas réfléchi, j'ai bondi, foncé dans le jardin. Plutôt que de me diriger vers le portail d'entrée, j'ai escaladé le mur des voisins, traversé leur terrain, franchi un autre mur et rejoint la rue. J'ai atterri au café de ma grand-tante, la sœur encore vaillante de ma grand-mère. Elle m'a fait boire un verre d'eau, j'ai mis longtemps à me calmer.

Pendant qu'elle envoyait quelqu'un voir mes parents, je restai prostré. Je pensais à un de mes copains, assassiné par son père. Un mercredi matin, pendant les vacances scolaires, l'enragé avait déboulé chez lui, un pistolet au poing. Mon ami avait tendu

devant lui une chaise pour se protéger. Les balles l'avaient cueilli à travers. Sa mère et sa sœur avaient été abattues à l'étage, dans la salle de bains. L'assassin s'était ensuite donné la mort. Une histoire de dettes. Une affaire d'amour-propre.

Je m'étais souvent répété que le même drame pouvait frapper ma famille. Jim aussi avait de l'amour-propre, doublé d'un sens moral paradoxal puisqu'il n'avait foi qu'en lui-même. Que sa femme le quitte, il ne l'aurait jamais accepté. J'en étais sûr. Il aurait pu nous flinguer pour ne pas avoir à subir la honte. Le regard des autres comptait pour lui. Il lui fallait la plus belle bagnole, le plus impressionnant tableau de chasse, les amis les plus fortunés. Il en rajoutait, il se vantait. Un divorce aurait gâché le portrait supposé idyllique que ses admirateurs se faisaient de lui. À croire qu'il ne vivait que pour eux.

Avant cette énième crise entre mes parents, j'avais souvent pensé à mon ami, dissimulé derrière sa chaise, suppliant son père, l'implorant, paralysé par la surprise et l'incompréhension. Je ne voulais pas finir comme lui, sans la moindre chance de m'en tirer. J'imaginai Jim avec son fusil pointé sur moi, je vivais et revivais cette situation, de mon point de vue aussi bien que de celui de Jim, variant les scénarios à l'infini. Je calculais comment m'en sortir, choisissant toujours de m'enfuir par le jardin plutôt que par l'entrée principale. Et tout s'était passé comme je l'avais pressenti. Je n'avais pas de don de voyance, simplement depuis des années je vivais sous tension, anticipant le pire. Il m'est difficile de mesurer combien cette pression qui a longtemps pesé sur moi m'a façonné. Je reste encore souvent sur la défensive, méfiant, sur le qui-vive, surtout quand je suis